

Pilar, desde la finestra mira el mar

C'est une ferme comme on n'en voit plus beaucoup, au milieu de la campagne, une ferme blanche, une Masia, comme on dit au village de Montroig-del-Camp. Tout autour, des plantations qui varient au fil des saisons. La terre est généreuse. Dans cette ferme habite Pilar, depuis longtemps, depuis toujours. Elle n'est pas la propriétaire, mais elle est l'âme et les bras du domaine. Le propriétaire est à Barcelone.

L'été la maison se remplit de gens de la ville, Madrid, Barcelone, qui viennent y passer leurs vacances. Pilar vend ses tomates, ses courgettes, ses melons. Sa boutique à ciel ouvert est le lieu de rencontre le plus apprécié de tout le quartier. Le matin les vacanciers vont à la plage qui est juste en bas, à dix minutes à pied. Les rires, les paroles, la musique résonnent entre les murs et à travers la grande cour. Le reste de l'année, il n'y a pas grand monde, pas grand bruit, juste le travail de la terre et le passage du temps. Dans une aile de la maison, vit une famille de Marocains employés dans les plantations.

L'année 2020 avait mal commencé. Au début février la tempête Gloria s'était abattue sur la région, dévastant tout. Arbres arrachés, routes inondées, toitures envolées, la mer déchaînée qui engloutissait tout sur le passage de ses vagues furieuses, un vent qui n'arrêtait pas, plusieurs jours durant...un désastre ! Il avait fallu panser les plaies, réparer, rafistoler avec les moyens du bord, car l'argent des assurances, qui ne sont pas très solidaires, tardait à arriver, ou simplement n'arrivait pas. Pilar était là, elle nettoyait, elle replantait, elle s'occupait des animaux. Ses enfants étaient grands, habitaient la ville, et ne venaient que peu la voir. Son mari était mort depuis des années déjà. La solitude et l'adversité lui pesaient.

Dans la maison des Marocains, était arrivée depuis peu une petite fille, nièce du chef de famille, dégourdie et joyeuse, qui s'était mise à rendre visite à Pilar, et recherchait son amitié. Elle parlait catalan, car elle allait à l'école du village avec le bus scolaire, tous les jours, allers-retours. Elle adorait chanter, sauter, faire des acrobaties et jouer avec les chats. Pilar lui confia la tâche de les nourrir et elles devinrent complices. Elles allaient ensemble au potager, ou bien se promener le soir pour voir les trains, un peu plus loin, ou bien elles buvaient un verre de jus de fruit sur le banc de la boutique à ciel ouvert, si le temps le permettait. Plus rarement elles allaient jusqu'à la mer, pourtant très proche. Pilar lui racontait des histoires du village, des histoires des voisins, des souvenirs

Mais à la fin du mois de février- début du mois de mars, il y eut pire que la tornade. Une maladie inconnue se répandait dans tout le pays, sur tout le continent européen et sur tous les continents d'ailleurs. Les gens tombaient comme des mouches et les gouvernements décidèrent que les habitants devaient rester enfermés chez eux. La maladie tuait surtout les personnes âgées, les grand-mères comme Pilar. Et Pilar dut s'enfermer dans un appartement de la Masia,,seule, sans famille, sans personne pour l'aider. Une voisine, employée à la mairie, lui déposait les repas, il fallait prendre d'immenses précautions, et ne croiser personne. Son unique compagne étant une enfant, et les enfants étant considérés comme dangereux pour les grand-mères car porteurs de la maladie et pouvant les contaminer, sa solitude se fit encore plus grande, car elle s'était habituée à son amie.

Par la fenêtre, elle regardait la campagne déserte, anormalement calme, les oliviers, les champs, que pour beaucoup d'entre eux, personne ne cultivait et les récoltes qui pourrissaient sur pied. Le temps s'était figé. Elle regardait aussi, au loin, la mer. La plage de Montroig-del-Camp, était autrefois une magnifique plage de sable, avec de grandes pinèdes dont l'ombre était si douce en été. Sur cette plage, venait se promener le peintre Joan Miró lorsqu'il habita le village pendant quelques années. Il s'y promenait, dessinait sur le sable, ramassait des racines, des coquillages dont il se servait ensuite pour des créations plastiques. Pilar avait visité le musée Miró au village, et vu des tableaux et des sculptures. Hélas, la belle plage était mangée année après année par la montée des eaux, et les pins étaient tombés un à un... Elle regardait la mer, pour se sentir libre, pour sentir l'infini.

Sa petite amie, qui habitait un peu loin, maintenant que tous étaient enfermés, fabriqua un mégaphone en carton pour envoyer des messages à Pilar. Du bas de la cour elle lui criait des nouvelles du voisinage, le peu qu'on en savait, des animaux, et de sa famille. « Tout est calme, rien à signaler » criait-elle, ou bien « la maladie a emporté Lluís hier matin ». Et c'était terriblement triste. Elle lui envoyait aussi, pour la distraire et lui témoigner son amitié, de grosses bulles de savon qui éclataient en l'air après avoir dérivé dans la cour, et qui étaient comme des promesses de jours meilleurs, qui finiraient bien par arriver ! Le cœur de Pilar se réchauffait et cela l'aidait à ne pas s'inquiéter, malgré les nouvelles, malgré les amis disparus. L'amitié et la solidarité n'ont que faire de l'âge. Une petite fille marocaine chantait pour Pilar, la grand-mère un peu trop seule, et lançait des bulles d'espérance. Et ainsi passaient les jours, en attendant la délivrance.

Cela se passait, cela se passe encore à la Masia de la plage de Montroig-del-Camp, car l'histoire n'est pas finie, et Corona est toujours là. Mais un fil invisible, par-delà la distance, relie les cœurs qui savent entendre et les soutient. « Fins demà Pilar ! » crie le mégaphone en carton ! « Guanyarem ! »